

ANDREAS MALM – COMMENT SABOTER UN PIPELINE

Andreas Malm

Comment saboter

un pipeline

La fabrique
éditions

Andreas Malm est maître de conférences en géographie humaine en Suède (Université de Lund) et militant pour le climat. Il est notamment l'auteur de plusieurs livres autour de la question climatique : « L'anthropocène contre l'histoire : Le réchauffement climatique à l'ère du capital » (2017), « La chauve-souris et le capital » (2020), « Fascisme fossile » (2021), « Overshoot : Résister à l'idéologie du dépassement » (2026).

Le livre qui nous intéresse ici est « Comment saboter un pipeline » (2020). Dans cet essai, Malm revient sur un constat : rien ne change radicalement depuis les premières manifestations pacifiques des auxquelles il a participé en 1995 et se demande : « quand passerons-nous à la vitesse supérieure? »

L'énigme de Lanchester

Son point de départ est celui de l'énigme de « Lanchester ». Lanchester est un essayiste britannique qui en 2007 formulait ce questionnement : pourquoi est-ce qu'il y a si peu d'actions violentes à l'égard d'une des sources majeures du dérèglement climatique : la combustion d'énergies fossiles pour produire de l'énergie (pétrole, gaz, charbon) ?

C'est incompréhensible car...

- 1) L'ampleur de ce qui se joue : la VIE d'à peu près tous les êtres.
- 2) L'omniprésence de cibles potentielles dans les pays capitalistes avancés.
- 3) La facilité de mettre certaines choses « hors-service », de les saboter.
- 4) La conscience de la structure et des dimensions de la crise.
- 5) L'efficacité (possible) d'une campagne visant des engins qui émettent le plus de gaz à effet de serre.
- 6) L'énormité de l'injustice commise.

Comment expliquer ce phénomène ?

Son essai déplie la question de la violence sous différents aspects :

Le pacifisme comme doctrine de la non-violence :

Aujourd'hui, un des arguments pour ne pas recourir à la violence dans le cadre de la lutte contre le dérèglement climatique est celui du pacifisme, comme doctrine de la non-violence. Ce pacifisme a deux volets :

1) Pacifisme moral : commettre un acte de violence est toujours *moralement* mauvais.

Andreas Malm critique cette posture : d'une part, face à un acte de violence, être non-violent, voire capituler, peut devenir source de souffrance et d'atrocité (par exemple, ne pas tenter de déjouer un attentat en train de se dérouler, si cela nécessite d'agresser l'agresseur), d'autre part, est-ce vraiment moral de se soumettre à une souffrance et à une violence imméritée ?

2) Pacifisme stratégique : commettre un acte de violence, au cœur d'un mouvement social, risque de l'éloigner de ses objectifs, et en ce sens, est inefficace. Par exemple, cela peut détruire le rapport de discussion avec son adversaire ou éloigner des adeptes que l'on souhaite joindre à sa cause.

Sur ce deuxième argument, Malm va venir le questionner en se demandant si recourir au pacifisme comme stratégie est et a été la stratégie la plus efficace dans les mouvements sociaux passés.

La violence présente dans les luttes mais diffamée :

Lorsque l'on reprend l'historique de différentes luttes, comme celle pour l'abolition de l'esclavage, celle des suffragettes pour le droit de vote des femmes, celle de Gandhi pour la libération de l'Inde, ou celle des droits civiques aux États-Unis, on observe que toutes ces luttes historiques sont passées par des épisodes de violence, notamment en mobilisant l'argument du « flanc radical ». Si un mouvement comprend un « flanc radical », qui lui est violent, il fait apparaître le reste du mouvement comme moins radical, plus mesuré et plus acceptable, ce qui peut faciliter les discussions avec le gouvernement en place.

Cet argument du pacifisme stratégique, énormément mobilisé dans les luttes pour le climat (c'est notamment le fer de lance de l'argumentaire de *Extinction Rebellion*), donne une vision de l'histoire que Malm qualifie d'« aseptisée ». *Alors que de 1789 à 1989 environ, l'idée révolutionnaire a gardé son actualité et sa potentialité dynamique, depuis les années 1980, elle a été diffamée, ringardisée, désapprisée et déréalisée. S'en est suivie une déqualification des mouvements, dont la répugnance à évoquer la violence révolutionnaire est une composante. Telle est l'impasse dans laquelle se trouve le mouvement pour le climat : la victoire historique du capital et la ruine de la planète sont une seule et même chose. Pour nous en sortir, nous devons réapprendre à nous battre, à l'heure qui pourrait bien être la plus défavorable de toute l'histoire de la vie humaine sur cette planète.* (pp. 78-79)

Une violence politique contrôlée :

Malm se concentre sur des historiques de sabotage et retrace une longue tradition du sabotage d'infrastructures liées aux énergies fossiles, pour des raisons de déstabilisation géopolitique, plutôt que pour leurs effets sur le climat. Dans ces historiques, le recours à la violence a été justifié parce qu'il s'agit de détruire des biens pour sauver des vies humaines. En ce sens, c'est une forme de destruction que certains militants qualifient de « non-violente », car la violence ne se situe pas sur les mêmes niveaux. La violence qui frappe un humain n'est-elle pas d'une autre nature que celle qui touche un bien ou une propriété ?

Face à l'effondrement de l'idée révolutionnaire, à la politisation insuffisante de la crise climatique et au quasi-monopole en Europe de l'usage de la violence par l'extrême-droite, n'y a-t-il pas un enjeu à se réapproprier des techniques de sabotage ?

Malm décrit une « violence politique contrôlée », comme un art à maîtriser, une stratégie assumée de réfléchi à la violence, non pas comme fin, mais comme moyen pour arriver à des avancées socio-politiques. Il décrit alors toute une série de critères stratégiques à prendre en compte, dont voici certains exemples :

- Penser l'asymétrie avec l'État au cœur de nos actions,
- Saisir le bon moment : avoir épuisé la non-violence mais ne pas attendre qu'il ne soit trop tard,
- Penser la participation au sein d'un mouvement : la violence peut devenir barrière à la participation pour certain-es, alors comment valoriser un découpage du travail au sein de luttes, pour que chacun-e y trouve sa place ?
- Travailler à rendre le sabotage explicable et acceptable (penser sa réceptivité),
- Ne pas fétichiser une forme de tactique, ...

Malm, avec un regard de géographe et militant, nous invite à nous poser une série de questions philosophiques :

Qu'est-ce qui nous pousse à l'action ? Qu'est-ce qui nous pousse à agir, face à des injustices ou à des phénomènes qui semblent nous dépasser ?

Le pacifisme moral présente-t-il ses limites ? Peut-on penser certaines formes de violence, au sein d'un pacifisme stratégique, comme moyen au service d'une fin qui évite de la violence et de la souffrance à un plus grand nombre ? La distinction entre violence contre des biens et contre des êtres peut-elle nous aider à penser des stratégies de changement ?

Comment la façon de raconter l'histoire et les histoires produit comme effet sur imaginaires, individuels et collectifs, et sur les révolutions possibles à venir ? Quels sont les savoirs révolutionnaires que l'on trouve dans les pratiques historiques de violence politique contrôlée ?